

Alexandrie... Un rêve inachevé

**Autrefois je vivais dans une ville antique
Sous l'œil des Pharaons, des Grecs et des Romains
La mer était si bleue, le ciel si poétique
Que je pensais tenir le monde entre les mains**

**Les plages de chez nous portaient des noms magiques
Stanley, Cléopâtra, Sporting, Sidi-Gaber
Chacune éveille en moi des pensées nostalgiques
Quelques brins de muguet dans mon jardin d'hiver**

**Des souvenirs lointains rangés dans ma mémoire
Que je croyais perdus s'animent devant moi
Chaque lieu, chaque objet me rappelle une histoire
Qui jaillit du passé pour me remplir d'émoi.**

**Je revois la maison rose qui m'a vue naître
Et l'étroite ruelle où je jouais jadis
Les « Nonnas », les « Geddos » penchés à leur fenêtre
Les marchands ambulants, les vendeurs de maïs**

**Je revois mon école et son portail qui grince
Le cher frère en soutane et mon vieux tablier
Ma chaussure trouée, mon estomac qui pince
Devant le tableau noir, la plume et l'encrier**

**Je revois sur la mer les reflets de Neptune
Puis cette jeune anglaise à la robe indigo
Qui chantonnait pour nous le soir au clair de lune
« Old Mac Donald had a farm, hia, hia, ho ! »**

**Je revois le tramway, l'antre cosmopolite
Que tous les lycéens prenaient chaque matin
J'entends avec bonheur leur parler insolite
Un zeste de français, de grec et de latin.**

**Je revois cette fille au visage angélique
Avec qui je dansais harmonieusement
Serrés, joue contre joue, quand ma bouche impudique
M'attira vers la sienne irrésistiblement**

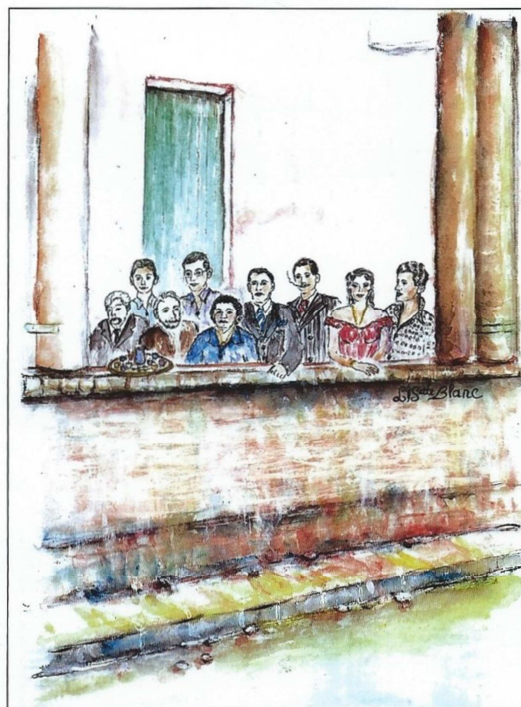
**Je revois la corniche et la dernière vague
Qui suivit mon exil et escorta mes pleurs
Mon chagrin si profond, mon esprit qui divague
Sur ce grand paquebot qui m'emportait ailleurs.**

Enfant de mon pays, je t'offre ce poème
Que tu sois d'Aboukir ou bien d'El Alamein
Alexandrie pour nous sera toujours la même
Un rêve inachevé « Ya leil, ya leil, ya hein ! »

Marcel Fakhoury

LES DERNIERS ANGES D'ALEXANDRIE

Roman



Préface d'Emma Louis

RUE
DES ÉCOLES

L'Harmattan





Les badauds de Sidi-Gaber

Parallèlement à sa vie scolaire, Roby menait, avec ses amis du quartier, une autre vie, plus riche et plus colorée. Après avoir pris connaissance des lieux, le gamin avait réussi à nouer des liens d'amitié avec un certain nombre d'habitants. Ainsi, il se familiarisait peu à peu avec les odeurs, les bruits, les combines et les scènes de rue...

Sur le coup de midi, les couloirs d'immeubles, balcons et fenêtres, dégageaient de fortes odeurs de cuisine. Les arômes variaient d'un immeuble à l'autre, en fonction de l'origine des habitants. L'habitude d'être confronté à ces différentes senteurs faisaient de Roby un spécialiste de l'odorat, capable à partir de ces fragrances de deviner l'identité de certains individus : odeur égyptienne de *foul*, fèves noires, de *falafel*, boulettes de fèves, de miel à la *tahin* ; italienne de sauce bolognaise ou de *panettone* ; arménienne de *bastourma*, saucisson épicé ; anglaise de *roast-beef*, de *pudding* et de crème caramel ; libanaise de *koubeba* et de *hommos*, purée de pois chiche au *tahin*.

Hormis les odeurs, il y avait aussi le bruit confus de la musique et le brouhaha des marchands ambulants. Beaucoup d'habitants disposaient d'une radio, et certains d'un gramophone à disques 78 tours, *La voix de son maître*. Leurs détenteurs, soucieux de montrer leur bien, et heureux de partager avec les autres quelques instants de délasserment, plaçaient l'appareil à leur fenêtre, de manière que le cylindre du haut parleur soit à l'extérieur, pour être bien vu par les passants. Tandis qu'ils activaient la manivelle, le phonographe nasillait des airs à la mode. Ravis, les flâneurs s'arrêtaient parfois sous une fenêtre pour écouter avec attention des chansons connues et variées, interprétées par Om Kalsoum, Tino Rossi, Tito Gobbi, ou Bing Crosby. Chaque propriétaire avait tendance à élever au maximum le volume du son pour mieux écouter sa chanson, mais surtout pour que les autres puissent aussi partager cet agrément. Écouter une sérénade pour soi-même ne procurait pas assez de plaisir, il fallait en faire bénéficier son entourage. Cette indescriptible cacophonie durait parfois toute une journée et jusque tard dans la nuit.

Les disputes de voisinage, auxquelles tout le monde participait, étaient souvent comiques, mais parfois tragiques. La promiscuité, la disposition des fenêtres et des balcons, incitaient les uns à avoir un droit de regard sur les autres, extirpant ainsi leurs plus intimes secrets. Toute scène se traduisait en public et avec témoins. Ammo, qui passait ses journées assis sur le balcon, discutait avec les voisins et les passants qui n'hésitaient pas à faire étalage de leurs problèmes et ceux des autres. De son repaire, il voyait tout et il savait tout. Il se souvenait du nombre de fois qu'un habitant du quartier ou un étranger avait fait le va-et-vient dans la rue. Il donnait avec précision l'heure de son passage et se rappelait bien qui l'accompagnait.

Pendant les repas, après que Michel Khayat avait résumé les échos de sa journée de travail, Ammo intervenait pour communiquer les dernières nouvelles du quartier. C'est un des rares moments où il se sentait utile. Très à l'aise dans ses propos, il apprenait à tous que la tante Nouzha avait eu une prise de bec avec la tante Zahia, à cause de son coq qui la réveillait de bonne heure ; que le vendeur d'eau gazeuse avait rossé son fils, parce qu'il lui avait soutiré dix piastres de la caisse ; que la délicieuse Madame Papadopoulo était sortie à huit heures précises, soit une demi-heure après le départ de son mari et n'avait réintégré le domicile conjugal qu'à dix-huit heures, soit une demi-heure avant l'arrivée

du conjoint... Tout le quartier savait que celle-ci aimait les uniformes et qu'elle avait de nombreux amants, particulièrement parmi les militaires.

Un soir, à l'heure du dîner, alors que la famille était à table, retentit dans la cour de l'immeuble la voix forte de Ruthy, la jeune voisine juive. Le ton était aussi net que le bruit des fourchettes qui tintaient gaiement sur les assiettes ou celui du rot indiscret érupté par un voisin indélicat, suivi d'une formule d'excuse : *Besmellah* !

S'exprimant à voix haute, Ruthy annonçait à ses parents que son ami Jo l'avait finalement demandée en mariage et qu'il s'apprêtait à venir leur rendre visite. Parce que la nouvelle était inédite, le bruit des fourchettes avait brusquement cessé comme par enchantement. On éteignit même les radios. Et pendant que Ruthy parlait, chacun tendait l'oreille et écoutait discrètement les détails de la conversation. Ainsi, tout le voisinage apprenait en même temps qui était Jo, comment Ruthy l'avait connu, où il travaillait et combien il gagnait. Chouchou qui, ce jour là, par inadvertance, voulait prendre la parole, reçut aussitôt une tape sur la bouche, si forte qu'il bascula de sa chaise. *Ekhrass ya homar*, tais-toi, espèce d'âne, lui avait dit Ophélie. Les nouvelles étaient trop importantes pour qu'on permette à un gamin de les interrompre. Quand Ruthy eut fini de débiller son histoire, le bruit des cuillères et des fourchettes résonna à nouveau, les radios se remirent en route et les discussions habituelles reprurent comme si rien ne s'était passé.

(Extrait du livre "Les derniers anges d'Alexandrie" de Marcel Fakhoury, aux Éditions L'Harmattan)



LES MÈRES DE CHEZ NOUS

Les mères de chez nous, fières alexandrines
Vivant au rythme doux de l'antique cité
Portaient de beaux prénoms, puisés dans leurs racines
Deborah, Despina, Salma, Félicité

Les mères de chez nous avaient pour tout loisir
La messe du dimanche ou une promenade
Au jardin de Nouzha, et l'immense plaisir
D'aller au bord de mer boire une limonade

Les mères de chez nous, jouissaient du bien-être
Des scènes de la rue et des mille rumeurs
Que l'on se racontait de balcon à fenêtre
Le soir avant dîner et selon ses humeurs

Les mères de chez nous, à la veille des fêtes
Fleuraient bon le persil, la menthe et le cumin
Puis, au lever du jour, devenaient plus coquettes
Semant sur leur passage une odeur de jasmin

Les mères de chez nous ont connu la souffrance
Quand l'époux s'en alla vers un ciel plus clément
Le vide qu'il laissa préluda leur errance
Il creusa leur visage, engendra leur tourment

Les mères de chez nous n'ont pas pu se remettre
Les enfants, en quittant le pays tour à tour
Les laissèrent cloîtrées, attendant une lettre
Qu'elles liront cent fois, priant pour leur retour

Les mères de chez nous d'une voix incertaine
Fredonnaient les refrains que les gamins jadis
Chantaient joyeusement à la claire fontaine
Avant de s'exiler vers de faux paradis

Les mères de chez nous, frappées par le destin
Emportant dans leur cœur une peine profonde
Quittèrent le pays pour partir un matin
Rejoindre les enfants à l'autre bout du monde

Les mères de chez nous tenaient aux traits d'union
Le vieux chapelet gris, des photos défrichées
Celles du mariage et de la communion
Une lettre jaunie et quelques fleurs séchées

Les mères de chez nous, résignées et amères
Lasses de trop pleurer, dépourvues de printemps
Retrouvaient quelquefois des bonheurs éphémères
Penchées sur ces photos délabrées par le temps

Les mères de chez nous ont fermé leurs paupières
Dans la béatitude et la félicité
Dédiant leurs pensées et d'ultimes prières
Aux lointains souvenirs de l'antique cité



Les derniers anges d'Alexandrie (Epilogue)

Autrefois, dans une ville lointaine, où chantaient les sirènes, vivaient des gens heureux. Parmi eux, un jeune garçon nommé Roby, s'épanouissait au soleil, comme une fleur insouciant et fragile. Il souriait à la vie et rêvait sans mesure au milieu d'un jardin de sérénité. Lui qui pensait que le bonheur coulait de source a dû revoir ses certitudes pour les ramener à un niveau plus réaliste. Néanmoins, si chaque disparition d'un être cher, si chaque acquis perdu, si chaque joie envolée l'ont rendu encore plus fragile, il n'a jamais cessé de rêver et pense encore, et sans cesse, à cet autre univers, ce pays des merveilles, où l'attendent tous les gens qu'il a aimés.

Morte, Juliette ? Il a la certitude que son âme rôde toujours sous le vieil arbre noir dans le jardin de Nouzha ! Il est persuadé que c'est à cet endroit précis qu'ils se retrouveront, un jour. Ils reprendront leurs rôles d'enfants heureux, elle sera à nouveau Blanche de Montferrat, duchesse de Savoie, et lui, "*Picquet*", le page. Elle l'attendra parmi les fleurs et guettera tous les nuages qui traversent le ciel, les bras grands ouverts, car, dans le cas où il tomberait, elle sera là pour amortir sa chute. Disparu, Geddo ? Il entend encore sa voix évoquer tous ces moments exquis qui valent bien sept fours à pain ! À jamais parti, Ammo ? Et cette étoile sans nom qu'il aperçoit toutes les nuits, qu'il est seul à reconnaître et qui ne brille que pour lui ? Et ce bonbon qui lui colle à la bouche ? Volatilisé, Élias ? Il est persuadé qu'il se trouve quelque part en France, dans la vallée des cent châteaux, entre Belledonne et Chartreuse, sur les traces du chevalier Bayard, et qu'un jour, il reviendra lui offrir une effigie du chevalier sans peur et sans reproche, ou peut-être même une statue ! Et Dora ? Il se souvient de l'amour fou qu'elle avait pour Élias et de cette fougue éphémère qu'ils eurent l'un pour l'autre. Il aurait fallu remonter à son enfance pour connaître les véritables raisons de son divorce. Elle était irritée par le fait d'avoir été regardée par tous seulement comme l'enfant du péché et pas autrement. Élias ne pouvait lui offrir que du rêve, le bonheur de l'instant, mais pas d'avenir. Cela ne lui suffisait pas. Elle voulait que l'on respecte sa dignité et que l'on reconnaisse ses capacités intellectuelles, ses mérites, sa sensibilité de femme... Elle souhaitait avoir une vraie famille, une stabilité matérielle, un équilibre moral et non plus des promesses vagues et incertaines. Finalement, elle avait réussi à conjurer le mauvais sort.

Jeunes et vieux, sages et fous, riches et pauvres, ils étaient tous des anges, et Roby sait aujourd'hui que les anges ne meurent pas ! Ils vont, reviennent, et hantent notre mémoire comme des fantômes ! C'est seulement quand on ne les vénère plus qu'ils meurent pour de vrai !

Un demi-siècle est passé depuis l'affaire de Suez. Une guerre courte en durée mais lourde en conséquences. Une crise qui a disloqué des centaines de milliers de familles, en les arrachant brutalement de leurs racines et en les éparpillant à travers le monde, du jour au lendemain. Robert Khayat et ses proches faisaient partie de ces déracinés. Le jeune homme quitta Alexandrie en 1959, ignorant qu'il emportait une partie de la ville dans ses bagages, avec ses couleurs, ses senteurs et ses personnages pittoresques, ses sages et ses fous. Face au nationalisme, l'Alexandrin qu'il était, identifié comme cosmopolite, a été relégué comme un objet désuet, inutile et pesant. En partant, il portait en lui l'âme des cailles que les gamins, naguère, attendaient au bord de la corniche pour les abattre d'un coup de roseau.

Il vécut heureux dans un monde disparu qui hante encore sa mémoire. Il faisait partie d'une société plurielle, devenue soudain si singulière. De l'Égypte, il n'a qu'une maigre et vague vision, un pays à part, étroitement lié aux pharaons, au Sphinx et aux pyramides. Lui était plutôt un fils d'Alexandrie, une cité sans cordon ombilical. Dissociée des siens, elle avait grandi en établissant ses propres règles basées sur le cosmopolitisme. Enfanté par elle, il a hérité de son profil ; enfant gâté,

nourri de son sein mais jamais rassasié ; enfant choyé, éclairé par ses lumières, extasié par ses mille merveilles ; enfant à part, exclu pour avoir trop voulu se distinguer ; enfant largué, victime et témoin de sa propre dérive...

Sous son regard protecteur, il planait, confiant, insouciant, assis sur un nuage, flirtant avec le soleil dans un ciel sans vent. Mais, un jour, le ciel a tremblé, le soleil lui a brûlé les ailes, il est tombé de son nuage et le vent l'a emporté...

(Extrait du livre "Les derniers anges d'Alexandrie" de Marcel Fakhoury, aux Éditions L'Harmattan)



De gauche à droite :

Geddo, Chouchou, Ammo, Tony, Ophélie et Michel Khayat, Élias, Dora, Roby



Merci Maman...

Ton portrait de jadis me rappelle ce temps
Où le gai rossignol chantait en ta présence.
Où les jours s'écoulaient au rythme du printemps
Où le soleil, sur nous, brillait en permanence.

Merci pour ta bonté, pour tes nuits sans sommeil,
Pour ton visage pur où ruisselaient tes larmes.
Pour ton regard si doux, brillant comme un soleil,
Pour tes combats sans fin, que tu livrais sans armes.

Toi qui savais calmer ma peine et ma douleur,
Toi qui veillais sur moi depuis ma tendre enfance,
Je viens te proclamer, Maman, avec chaleur,
Mon amour, ma tendresse et ma reconnaissance.



Marcel FAKHOURY

ALEXANDRIE... SUEZ

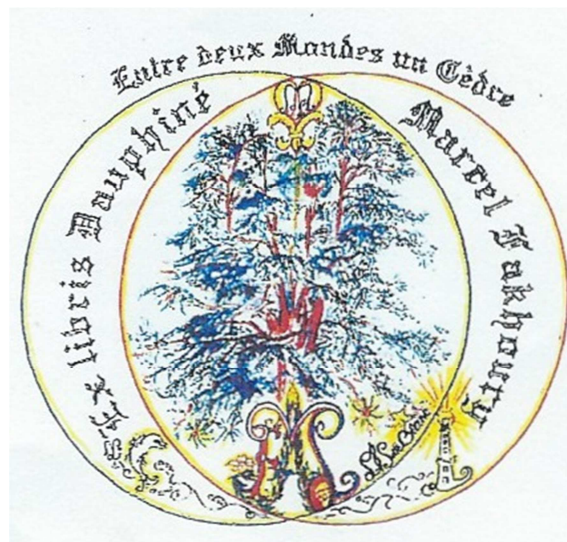
(1860 – 1960)

LA MORT DU COSMOPOLITISME



Ferdinand de Lesseps

Éditions « Le Signet du Dauphin »





POUR LA FÊTE DES MÈRES

À toutes les mamans du monde

Maman

Je te dédie du fond du coeur
Ces mots écrits avec chaleur
Sous forme d'un petit poème
Pour te dire combien je t'aime

Merci Maman

Pour l'amour que tu m'as donné
Depuis le jour où je suis né
Pour ton sourire en permanence
Qui a bercé ma tendre enfance

Pour tous les moments de bonheur
Que tu m'octroies avec ardeur
Pour ta sagesse et ta patience
Ta tendresse et ta bienveillance

Quand chaque nuit pour m'endormir
Tu te penches pour me couvrir
En me gratifiant au passage
D'un doux baiser sur mon visage

Toi qui brilles comme un soleil
Toi qui veilles sur mon sommeil
En chantonnant quelques rengaines
Sans jamais me montrer tes peines

Merci Maman

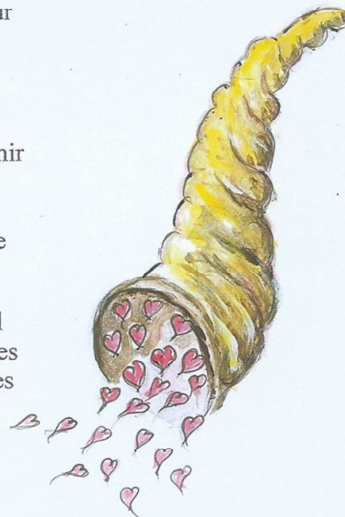
Pour tes soucis et tes tourments
Les multiples désagréments
Les épreuves que tu traverses
Toutes les larmes que tu verses

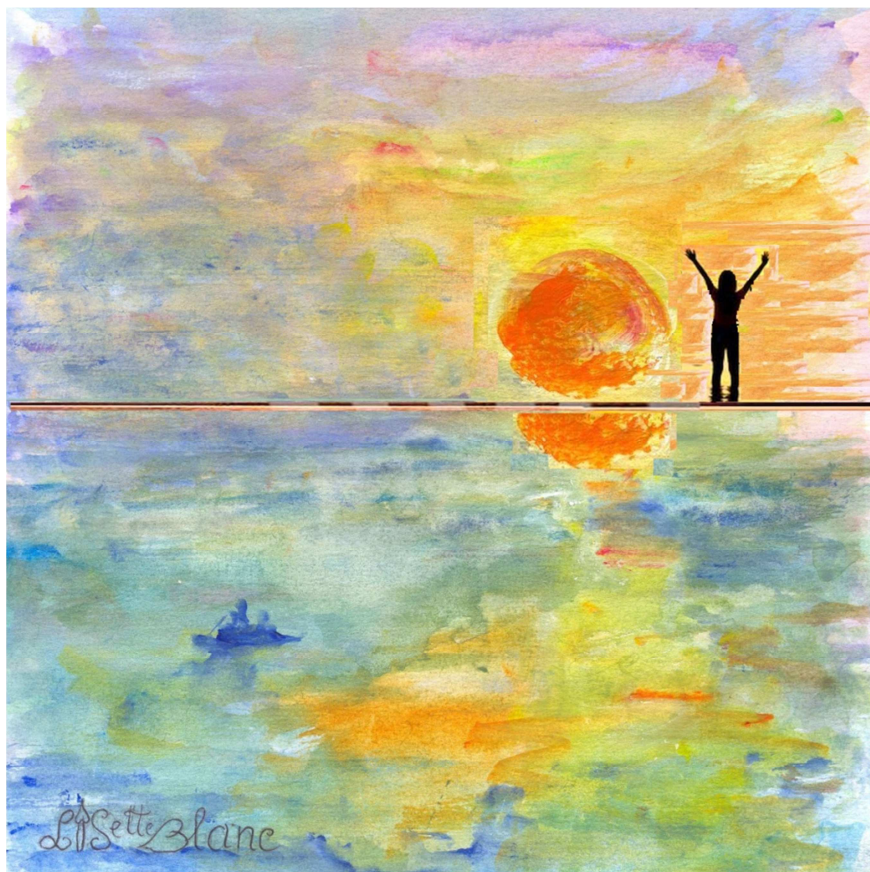
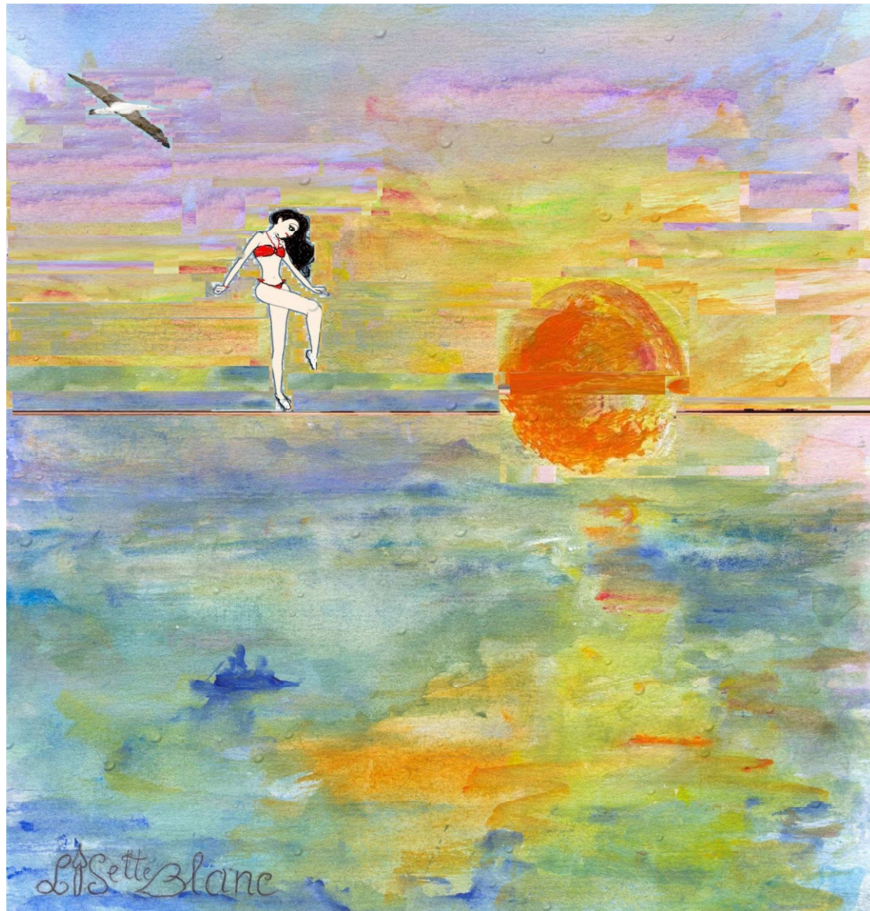
Je viens t'exprimer à mon tour
Ma gratitude et mon amour
Avec une émotion profonde
À toi, la plus belle du monde

Merci Maman

Du fond de mon esprit rêveur
Je te dédie avec ferveur
En souvenir de mon enfance
Mon infinie reconnaissance

Marcel Fakhoury





Au fil de mes pensées !

C'était un soir de septembre, sur une plage d'Alexandrie. Un albatros déployait lourdement ses ailes sous un ciel clair. La mer frissonnait à peine, incitant les baigneurs à venir la rejoindre. Nous nous sommes assis sur la plage, elle et moi. Il faisait beau. Dolly scrutait l'horizon, attendant que le soleil se couche.

Soudain, elle se leva. « *Je vais me baigner* » me dit-elle. Elle se dirigea vers la mer, trempa ses pieds dans l'eau, puis elle plongea et fit quelques brasses. Elle continua à nager, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, s'éloignant peu à peu du rivage. « *Il faut que j'arrive avant le soleil* » disait-elle. Étonné par tant d'audace et craignant pour sa sécurité, je me suis levé à mon tour et j'ai crié à haute voix « *Attention Dolly ! Ce que tu fais est imprudent ! Reviens ! S'il te plaît reviens !* ». Un attroupement s'est formé autour de moi. Plusieurs personnes faisaient des signes au loin et criaient à leur tour « *C'est dangereux ! Revenez mademoiselle ! Revenez !* ». Mais Dolly ne faisait aucun cas de nos appels et continuait à nager de plus en plus loin, en direction de l'horizon.

L'incroyable eut lieu une heure plus tard. Au moment même où le soleil allait piquer du nez, Dolly parvint à atteindre le fil de l'horizon. Elle s'y accrocha, grimpa dessus et se tint debout, en équilibre, comme une funambule. « *J'ai réussi !* » criait-elle, en nous faisant des grands signes de la main, « *J'ai réussi !* ». Elle marchait sur le fil de l'horizon avec légèreté, faisant parfois quelques pirouettes pour nous épater. Elle sautillait dessus comme sur un trampoline, mais avec tant d'énergie que le fil pliait parfois sous son poids. J'avais très peur pour elle. Je craignais qu'elle ne tombe et bascule de l'autre côté de l'horizon, là où disparaissent à jamais les bateaux et les marins. Je tremblais de voir que la vie de Dolly ne tenait qu'à un fil, celui de l'horizon.

Au moment où je criais « *Sois prudente Dolly ! Ne saute pas ainsi ! Reviens ! Reviens !* ». Le soleil prenait soudain une extrême vitesse et plongeait avec force sur le fil de l'horizon, emportant ma bien-aimée avec lui.

Que pouvais-je faire ? Porter plainte contre le soleil pour excès de vitesse ? Le faire souffler dans le ballon ? Lui retirer son permis de reluire pour danger public ? Pendant que je réfléchissais, un clair de lune me caressa les joues avec délicatesse et me dit à l'oreille :

- Ne touchez pas au soleil surtout ! C'est le seul qui, ici-bas, applique la justice entre les hommes ! Il brille pour tout le monde, souvenez-vous !
- Mais alors ! Ai-je répondu. Que dois-je faire pour retrouver ma bien-aimée ?
- Elle marchait sur le fil de l'horizon, n'est-ce pas ? Téléphonnez donc à la famille ! Me dit le clair de lune.
- Quelle famille ? Demandais-je.
- Soit fil, soit horizon ! Mettez une annonce ou cherchez dans l'annuaire !

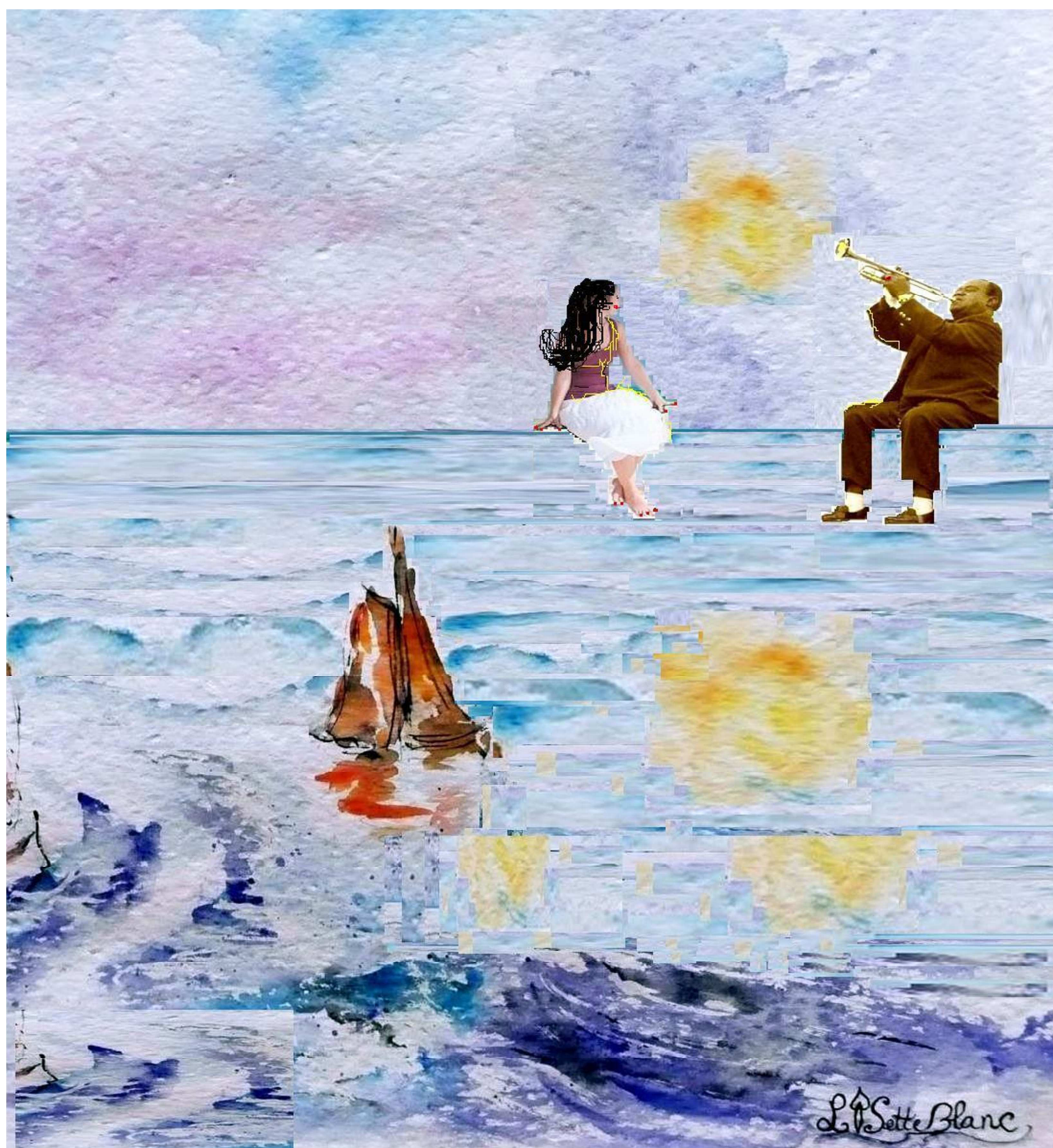
Constatant que l'horizon était bouché, j'ai mis une annonce sur le fil ! Qu'est-ce que j'ai reçu comme coups... de fil ! Fil d'Ariane, fil de fer, fil à tisser, fil à coudre, fil électrique, sans gaine isolante, ni soutien-gorge, juste un string en fil barbelé, Aïe ! Aucun appel n'était bon, tous étaient cousus de fil blanc. « *Suivez-moi !* » me dit le fil conducteur. Je l'ai suivi, mais sans succès.

Je décidais alors de téléphoner moi-même à la famille. Hélas, les réponses étaient toutes négatives, du genre « *Monsieur, vous faites erreur, ici c'est le fil à plomb ! Nous descendons de la famille des verticales, eux descendent de celle des horizontales* » ou bien « *Comment dites-vous ? Ah non monsieur, ici c'est le fil à couper le beurre !* » ou alors « *Le fil de l'horizon, dites-vous ? Est-ce que c'est un immigré clandestin ? Non ! Alors désolé, ici c'est le centre de Sangatte, il y a surtout du fil à retordre et pas d'horizon !* ».

Enfin, de fil en aiguille, je tombe sur un philosophe « *Nous ne sommes pas de la même famille* » me dit celui-ci « *Chez nous ça s'écrit PH et non pas f, mais pendant que je vous tiens au bout du fil, rien ne nous empêche de philosopher, n'est-ce pas ?* ». Je lui ai répondu que je n'avais pas le temps. Mais comme il était bavard et qu'il insistait, je l'ai mis en contact avec le fil du rasoir. Ils ont dû me maudire car, au fil de leur conversation, le philosophe a perdu le fil de son discours, tandis que le rasoir a fini par perdre le fil de ses idées.

Quant à Dolly, je l'ai retrouvée le lendemain, à la même heure, à la même place, assise tranquillement sur le fil de l'horizon. Mais elle n'était pas seule ! Assis à côté d'elle, mon copain Louis, mon vieux pote, mon meilleur ami, était en train de lui filer des perles en lui chantant « *Hello Dolly, well, hello, Dolly – I'ts so nice to have you back where you belong – You're looking swell, Dolly – We can tell Dolly – You're still glowin', you're still crowin' – You're still goin' strong...* »

Du coup, mes rêves se sont évanouis au fil de l'eau. Tant pis ! La prochaine fois j'apprendrais à nager, comme mon copain Louis ! Ah celui-là ! Vis-à-vis de Dolly, il a été plus rapide que moi ! Il m'a coiffé... sur le fil !



MON PÈRE CE RITAL

**J'écris au nom de tous les miens
Mes ancêtres Italiens
Qui peuplaient les bords de l'Isère
Pour fuir la guerre et la misère**

**Au nom du père ce rital
Qui a quitté son sol natal
Pour chercher un peu d'espérance
En venant s'installer en France**

**Ce fut là son Eldorado
À ce bon Padre "Cataldo"
Ce vieux maçon plein de courage
Qui répugnait d'être au chômage**

**Fier d'être rital et prolo
Dès l'aube il partait en vélo
Avec son sac et sa truelle
Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il grêle**

**Dans le vieux quartier St Laurent
L'usage était bien différent
Car derrière chaque persienne
Frémissait une âme italienne**

**À table, ma mère parfois
Sur un vieil air d'autrefois
Chantait d'une voix cristalline
Au rythme d'une mandoline**

**L'ennui ne nous traversait pas
Surtout à l'heure des repas
C'était un moment de folie
Où fusaient des airs d'Italie**

**Papa chantait avec brio
Le sublime "O sole mio"
En pensant avec allégresse
Aux doux moments de sa jeunesse**

**J'aurai voulu qu'il vive encor'
Retrouver le même décor
La même joie, la même ambiance
Qui ont bercé ma tendre enfance**

**Mais pour ce père attentionné
Un matin le glas a sonné
Notifiant ainsi, à la ronde
Le rital n'est plus de ce monde**

(Poème dédié à mon ami Tino le Rital)

